

BÉRÉNICE LEVET

LIBÉRONNS-NOUS du féminisme!



Nation française,
galante
et libertine,
ne te renie pas !

Libérons-nous
du féminisme !

Du même auteur

Le Crépuscule des idoles progressistes, Stock, 2017.

La Théorie du genre ou le Monde rêvé des anges. L'identité sexuelle comme malédiction, Grasset, 2014 ; LGF, 2016 (préface de Michel Onfray).

La Pensée des images. Entretiens sur Dieu dans l'art, avec François Boespflug, Bayard, 2011.

Le Musée imaginaire d'Hannah Arendt. Parcours littéraire, pictural, musical de l'œuvre, Stock, 2011, prix Montyon de l'Académie française 2012, Prix de philosophie politique Perreau-Saussine 2012.

Bérénice Levet

Libérons-nous du féminisme !

Nation française,
galante et libertine,
ne te renie pas !

ISBN : 979-10-329-0370-4
Dépôt légal : 2018, septembre
© Éditions de l'Observatoire/Humensis 2018
170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

« J'ai toujours mis dans mes écrits toute ma
vie et ma personne. J'ignore ce que peuvent être
des problèmes purement intellectuels. »

Nietzsche

Prologue

« Le temps est à la pluie
et à l'homélie »
(Théophile Gautier)

Rien de nouveau. Nous finissons par y être accoutumés. Il n'est pas de mois, de semaines, de jours sans que, du haut de leur chaire, les officines de la bienpensance nous délivrent un nouveau sermon.

Ainsi dans la période qui précéda la grande mobilisation en faveur des femmes, nous trouvons un savoureux florilège de ces prédications. À la fin du mois d'août 2017, le 29, se saisissant du traitement médiatique des événements de Charlottesville, aux États-Unis, déclenchés par la décision de déboulonner la statue du général ségrégationniste Lee, le président du Conseil représentatif des associations noires de France (Cran), Louis-Georges Tin, publiait dans *Libération* une tribune intitulée « Vos héros sont parfois nos bourreaux » – la nuance n'était pas de Tin lui-même, pour qui il n'y a pas de « parfois » : « Vos héros sont nos bourreaux », disait le texte. Nous étions sommés de prendre acte de nos propres complaisances envers les « négriers », et nos édiles mis en demeure d'entreprendre une vaste politique d'épuration urbaine : débaptiser les rues et les institutions portant trace de ce passé, déboulonner les statues

et, parmi les cibles visées par le militant, un nom se détachait, celui de Colbert, dont Tin ne savait et ne voulait savoir qu'une chose, qu'il avait été l'instigateur du Code noir et le créateur de la Compagnie des Indes occidentales : « Lequel des deux pays est le plus problématique, feint de s'interroger Tin, celui où il y a un conflit autour de la statue d'un général esclavagiste, ou celui où il y a à l'Assemblée nationale une statue de Colbert, une salle Colbert, une aile Colbert au ministère de l'Économie, des lycées Colbert, des dizaines de rues ou d'avenues Colbert sans qu'il y ait le moindre conflit, la moindre gêne, le moindre embarras ? »

Le 17 septembre, jugeant sans doute que sa tribune n'avait pas reçu les échos escomptés, le président du Cran récidivait en publiant, avec le philosophe Louis Sala-Molins, dans *Le Monde*, un appel adressé au ministre de l'Éducation nationale, signé d'un quarteron de personnalités (dont la philosophe Catherine Clément, le footballeur Lilian Thuram ou le journaliste Harry Roselmack), avec un seul mot d'ordre cette fois-ci : « Débaptisons les collèges et les lycées Colbert ! »

La semaine suivante, le 21 septembre, à l'occasion de la sortie du film *Gauguin à Tahiti*, le magazine *Jeune Afrique*, très vite relayé par les réseaux sociaux et le quotidien *Le Monde*, publiait sur son site un article mettant en cause les silences du réalisateur sur la nature des relations sexuelles de l'artiste, preuve, selon le journaliste, de « la difficulté des Français à penser la violence dans leurs anciennes colonies ». On nous enjoignait de nous laver du péché de pédophilie dont, à l'exemple du peintre, nous nous serions rendus coupables dans nos anciennes possessions du Pacifique en convolant avec des jeunes filles âgées de treize ou quatorze ans.

Et le 5 octobre, l'affaire Weinstein éclate. Quarantevingts femmes portent plainte contre le producteur de cinéma américain pour agressions sexuelles et viols. Auréolé de l'autorité morale du progressiste, ami de Barack Obama et de Hillary Clinton, l'homme est un familier du Festival de Cannes, des réalisateurs et des acteurs français dont il diffuse les films aux États-Unis. Ce « scandale sexuel » aurait pu occuper le devant de la scène quelque temps et puis s'éteindre. Mais l'histoire prend un autre tour. Le 13, une journaliste française installée aux États-Unis, Sandra Muller, poste un tweet exhortant les femmes à « balancer leur porc » : « #balancetonporc !! toi aussi raconte en donnant le nom et les détails d'un harcèlement sexuel que tu as connu dans ton boulot. Je vous attends. » Quelques heures plus tard, elle-même livre le nom de celui qu'elle appelle « [son] bourreau » pour lui avoir signifié : « Tu as des gros seins. Tu es mon type de femme. Je vais te faire jouir toute la nuit. » L'homme n'a rien ajouté, rien tenté, il n'est qu'un « agresseur verbal », de l'aveu même de la journaliste. L'épisode est ancien, mais s'il ne lui revient qu'alors c'est que ces propos avaient creusé en elle une « faille spatio-temporelle », osera-t-elle !

Le 15, une actrice américaine, Alyssa Milano, lance à son tour un appel à témoins : « Si toutes les femmes qui ont été harcelées ou agressées sexuellement écrivaient : “moi aussi”, peut-être que les gens prendraient conscience de l'ampleur du problème. »

Deux hashtags et les réseaux sociaux s'enflamment. La contamination est mondiale. La chasse aux hommes est déclarée ouverte et, de Londres à Berlin, de Madrid à Stockholm, de Rome à Rio, chacune y va de son « témoignage ».

Virtuellement, par la seule grâce de la technique, semble se former une grande Internationale des femmes – je dis bien « semble », car il ne s’agit pas des femmes dans leur ensemble, mais des femmes qui tweetent, des femmes d’une certaine génération, et cela est décisif, le féminisme 2.0 ou, selon la formule inspirée d’une journaliste, le féminisme twittoridien demande à être pensé dans sa spécificité. Nous y reviendrons.

Cette campagne aurait pu rester cantonnée aux réseaux sociaux, mais le caractère simultané et transfrontalier des répliques fait forte impression et, dans bon nombre de pays, les médias traditionnels décident de lui donner un retentissement inédit. C’est ainsi que la France médiatique et des grandes villes, et non la France entière¹, contrairement à l’impression que depuis Paris nous pouvions avoir, s’est mise à l’heure des violences-faites-aux-femmes. Émissions télévisées et radiophoniques, presse écrite, les journalistes s’émeuvent, s’indignent... Ils relaient avec zèle les « paroles » de celles qu’ils s’obstinent à appeler des « victimes » quand elles ne sont que des plaignantes – la juriste Irène Théry réclamait au moment de l’affaire Dominique Strauss-Kahn une « présomption de vérité » pour toute femme se plaignant d’avoir été victime de la brutalité masculine, il semble qu’elle ait été entendue. La raison, l’esprit critique, c’est-à-dire l’esprit d’examen, abdiquent et cèdent le terrain à l’émotion. Impressionnante illustration de ce que l’universitaire Ingrid Riocreux appelle la « fabrique médiatique du

1. Interrogés sur les campagnes #metoo et #balancetonporc le 23 janvier 2018 pour le quotidien *La Croix*, 37 % des Français diront ne pas voir de quoi il s’agit.

consentement¹ » et de la mission évangélique dont se croient investis les journalistes.

La cause est belle et bonne. Harvey Weinstein, le « coupable » idéal. On peut lancer un avis de recherche sans crainte de « faire le jeu des extrêmes », autrement dit de se rendre suspects de racisme antimusulman ou d'islamophobie. Le portrait-robot du prédateur est à l'image du producteur américain : *wanted* mâle blanc, américain, hétérosexuel, occidental, plus de cinquante ans et juif, et s'il est de droite, la cause sera plus inattaquable encore. Dilemme dans le cas contraire, ainsi qu'on a pu le voir avec Bertrand Cantat. Grande conscience de la gauche du temps du groupe Noir Désir, meurtrier en 2003 de sa compagne, Marie Trintignant, les velléités du chanteur de se produire en public se heurtent à l'opposition d'associations luttant contre les violences faites aux femmes. « Ça aurait été tellement plus facile si c'était un vieux type moche de droite, avouait ainsi un collectif demandant l'annulation d'un concert qui devait se tenir à Grenoble. Les organisateurs de gauche auraient alors sans doute eu moins de mal à condamner son retour sur scène². »

Nous sommes tous, individuellement et collectivement, sommés de faire notre examen de conscience, de reconnaître nos aveuglements, nos silences face à des exactions masculines prétendument généralisées. Les responsables de grandes institutions font de la surenchère, Martin Hirsch, que nous retrouverons plus loin,

1. Ingrid Riocreux, *La Langue des médias : destruction du langage et fabrique du consentement*, L'Artilleur, Éditions du Toucan, 2016.

2. Site du Cric, 6 mars 2018, <https://cric-grenoble.info/infos-locales/article/appel-a-rassemblement-pour-dire-non-au-concert-de-bertrand-cantat-392>

fortifiant les propos de la ministre de la Santé, confirme qu'il y a bien un « problème » de harcèlement sexuel à l'hôpital – mais où n'y aurait-il pas un « problème » ?

La gauche culturelle se reprend à rêver de « révolution ». Elle retrouve les accents lyriques d'hier. « Et si 2017 était une vraie “année-charnière” ? », demande Laurent Joffrin le 29 décembre, en conclusion de son éditorial de *Libération* en forme de bilan de l'année écoulée. « L'insurrection verbale des hashtags “balancetonporc” et “metoo”, dans le sillage de l'affaire Weinstein, est une rupture mondiale pour la condition féminine, s'enthousiasme-t-il. Elle laisse entrevoir une vaste panique planétaire chez les machos et un progrès inédit de la dignité dans les rapports hommes-femmes, ce qui change la société. La méthode est musclée, on peut en critiquer les modalités. Au bout du compte, elle annonce tout de même une libération. » Comme au bon vieux temps de l'engagement, on signe des pétitions, on porte des rubans blancs à la soirée des césars, « la peur doit changer de camp », exulte-t-on ! Plus rien ne sera comme avant, nous promet-on. « La société doit se réinventer », il faut « changer les mentalités », « rééduquer les hommes ». La France et sa prétendue galanterie ont fait leur temps.

Parvient à s'imposer, tout au long de cette campagne, une vision cauchemardesque de la condition des femmes au XXI^e siècle, et pas de n'importe quelles femmes, des femmes occidentales. « Il ne faut surtout pas s'imaginer que ça y est, c'est gagné », s'époumone la directrice du Fonds monétaire internationale, Christine Lagarde. Et sans vergogne, après avoir évoqué les vexations dont elle-même ferait l'objet de la part des hommes, elle rapproche le sort des actrices américaines

de celui des jeunes filles africaines qui contractent le Sida lors de rapports sexuels forcés.

Ce grand déballage, cette nauséabonde curée vise à asseoir dans les esprits que, loin d'être une exception, Weinstein est la vérité du mâle. Où qu'elles soient, quelles qu'elles soient, quel que soit leur statut social, les femmes sont la proie des hommes, l'objet de leurs humiliations, dominations, violences. La constitution d'un « nous » est un des enjeux capitaux du moment. Nous, les femmes, face à eux, les hommes. Le thème de la « sororité », en vogue dans les rangs féministes des années 1970, adeptes des ateliers non mixtes, a fait son grand retour.

L'homme serait par nature et par culture un prédateur, et la femme, son éternelle victime, vouée à le demeurer si des mesures autrement drastiques que toutes celles prises jusqu'à présent ne sont pas arrêtées.

De façon tout à fait fantaisiste, sans autre source qu'elle-même, sa calcullette et son esprit géométrique, mais consciente de l'autorité que confèrent les chiffres – « la seule arme capable d'impressionner à notre époque », disait Hannah Arendt –, la militante féministe Caroline De Haas, fondatrice du mouvement Osez le féminisme !, déclare : « Un homme sur deux ou sur trois est un agresseur. » Or, si un homme sur deux ou sur trois est un agresseur, alors, nous demande-t-elle, impatientée, de conclure, les agresseurs sont partout : nulle part une femme n'est à l'abri, pas même et même moins que partout dans la famille, où l'exposition au danger est maximale. CQFD. « Logique infaillible », proclame fièrement la féministe, exultant à l'idée de dissiper la confiance qui règne entre les deux sexes.

La technique est rodée : se saisir d'un cas particulier – Dominique Strauss-Kahn, Harvey Weinstein ou tel